

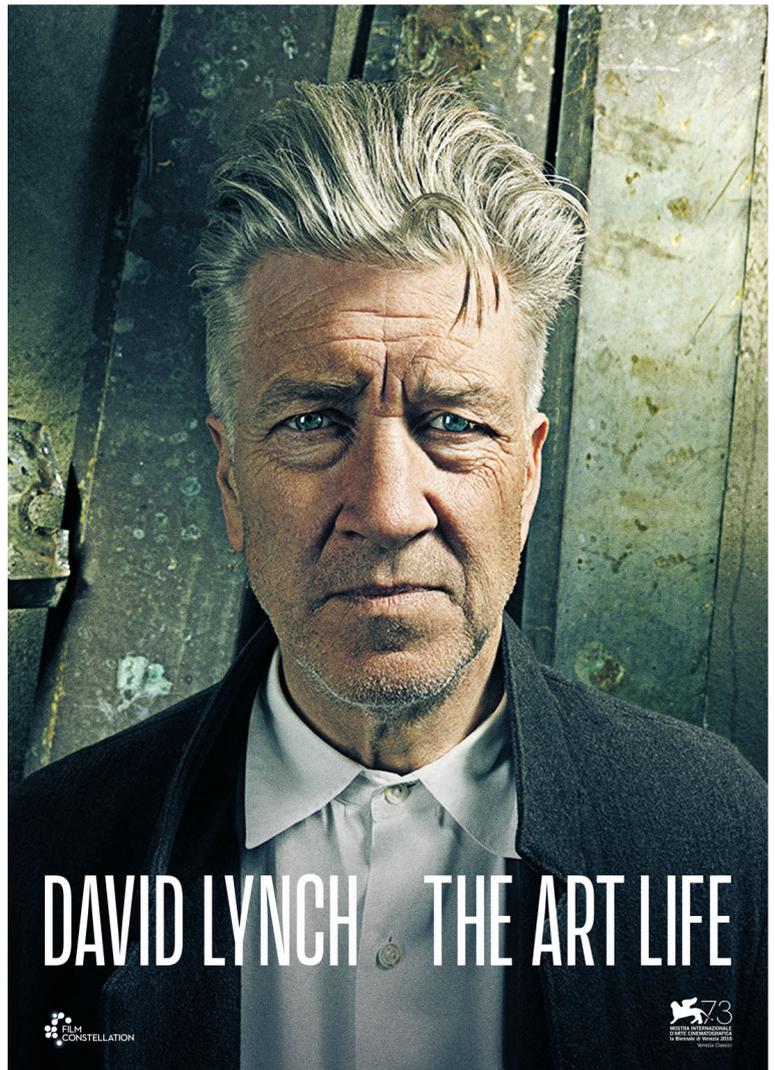
Les rencontres du film d'art

Edition **2018**

DAVID LYNCH : THE ART LIFE

de J. Nguyen, R. Barnes,
O. Neergaard

2016



"David Lynch : The Art Life", voyage dans la tête d'un cinéaste-plasticien

Cela faisait bien (trop) longtemps que David Lynch n'avait pas donné de nouvelles. Devenu conférencier en méditation transcendante, hormis quelques courts-métrages, son dernier film, "Inland Empire", remonte à 2006. Signé à six mains - John Nguyen, Rick Barnes (XVII) et Olivia Neegaard-Holm -, le documentaire "David Lynch : The Art Life" revient sur les origines plasticiennes du cinéaste.

Ecole de l'art

David Lynch avait fait l'objet d'une rétrospective de ses œuvres graphiques (peintures, collages, objets...) et photographiques à la Fondation Cartier en 2007 sous le titre "The Air is on Fire". Tout un pan de l'œuvre "lynchienne" jusqu'alors peu connu s'ouvrait à nous, et éclairait sa filmographie à la lumière des racines plastiques du metteur en scène. Les passerelles s'avéraient nombreuses et parlantes. Avec "The Art Life", c'est comme le chemin inverse qui s'effectue, en mettant à plat le cheminement de David Lynch, de sa naissance dans une bourgade américaine, à l'étudiant en Arts-plastiques de Philadelphie. L'école le propulsera à la réalisation de ses premiers courts-métrages, puis à celle de son long métrage révolutionnaire de 1977, "Eraserhead".

On ne sera pas étonné d'apprendre que le jeune David Lynch était plutôt introverti et qu'il eût du mal à faire accepter à ses parents d'origines modestes, sa vocation artistique. Photos à l'appui, Lynch commente ses jeunes années idylliques dans une banlieue type, dont on retrouvera l'évocation bien plus tard dans «Blue Velvet» (1986), pour mieux la pervertir... Ouverts d'esprit, à l'époque d'une contre-culture florissante, ses parents lui lâchent la bride, lui permettant d'effectuer des séjours à répétition à New York, puis à rejoindre l'équivalent de nos «Beaux-Arts» à Philadelphie, non sans quelque inquiétudes quant à la vie de bohème à laquelle adhère le jeune homme.



De la plastique au cinéma

La grande ville aura une influence indélébile sur l'artiste en herbe, dans ses rues sombres, ses ambiances industrielles et le contact avec des étudiants, comme lui plasticiens, en quête d'avant-garde, tournés vers des racines européennes, nettement dadaïstes, puis vers le cinéma expérimental. Découvrir les premiers essais cinématographiques de Lynch n'est pas le moindre intérêts de "The Art Life". Parallèlement à ce voyage des origines artistiques aux premiers films d'un cinéaste majeur, le documentaire le visualise, aujourd'hui, dans son atelier. Toujours absorbé dans ses recherches plastiques, peignant, détournant des objets, collant, grattant ses toiles, malaxant des matières, parfois au côté de sa petite fille qui s'affaire à dessiner.

La dominante de ces images recoupe l'harmonie colorée des toiles de David Lynch, créant une continuité entre l'intime et la projection plastique, au diapason de ce que l'artiste proclame être sa vocation, «The Art Life». Où l'Art est en symbiose avec la vie, comme le film l'est avec son sujet. Ce qui se vérifiera plus tard dans ses longs métrages, et «Eraserhead» au premier chef, qui s'avère comme le manifeste filmique du cinéaste, toujours pertinent au regard de la cohérence de son œuvre. Le documentaire se clôt sur cet aboutissement en forme d'ouverture. A ce titre, les distributeurs seraient bien inspirés de redonner accès à ce film unique, dont le seul équivalent pourrait être «Un Chien Andalou» (1929) de Luis Bunuel, dans sa force plastique et provocatrice. Des constances du cinéma de David Lynch.

par Jacky BORNET
15 février 2017

Source : France Info - Culturebox

DAVID LYNCH : THE ART LIFE

^{les}**Inrockuptibles**

Comment la jeunesse de Lynch puis son apprentissage de la peinture l'ont mené insensiblement vers le cinéma. Après la sortie de son dernier long métrage cinéma, Inland Empire, il y a dix ans, David Lynch ne s'est pas arrêté de créer. C'est peut-être même la multiplication de ses activités (dont son action militante pour la méditation transcendantale) qui explique son retrait du cinéma – avant son récent retour à la réalisation pour la suite de sa série Twin Peaks.

Ce documentaire montre à quoi il passait l'essentiel de son temps il y a trois ou quatre ans : à peindre. Car chez lui, il n'y a pas une grande différence entre les deux médiums. Pour Lynch, filmer, c'est peindre avec une caméra. On le voit dans son atelier de Los Angeles en train de travailler à des tableaux expressionnistes assez violents.



Dès que Lynch a abordé les arts plastiques, il n'a cessé d'expérimenter mais le film ne documente pas vraiment sa peinture. Ce travail sert de support visuel à ses propos en voix off. Pendant qu'il triture la matière, on l'entend narrer son enfance et sa jeunesse. Des souvenirs précis complétés par des photos et des films familiaux.

David Lynch explique dans quel environnement il a été élevé. Son enfance fut assez heureuse et tranquille, mais sa sensibilité exacerbée a généré en lui des traces indélébiles ; la première femme nue qu'il a vue, une voisine folle qui se baladait dans la rue sans vêtements, donnera lieu à une scène mémorable de Blue Velvet. On ne sait pas très bien pourquoi David Lynch est devenu peintre, mais dès qu'il a abordé les arts plastiques, il n'a cessé d'expérimenter.

Aux beaux-arts de Philadelphie, il commence à ajouter des mécanismes à ses tableaux. Puis il décide de les filmer. C'est ainsi qu'il devient cinéaste. Autrement dit, la durée et la narration lui ont servi à accroître son champ plastique et pictural. Ce documentaire explique donc en partie la singularité d'une œuvre qui, chose rare, ne doit pas grand-chose à la littérature, ni à la cinéphilie.

**par Vincent OSTRIA
10 février 2017
Source : Les Inrockuptibles**